laquelle les vaincus durent rendre les armes et céder aux vainqueurs la plus grande partie de leur territoire. Environ 40 ans après, à la voix du vaillant Aristomène, la Messénie fit un suprême effort pour secouer ses fers. La lutte dura de 583 à 668, sans amener de résultat définitif. Mais la fortune, jusque-là indécise, se prononça en faveur des Lacédémoniens, grâce aux chants inspirés du poète général Tyrtée. C'est la fin de la Messénie. Ceux de ses habitants qui n'optèrent pas pour une mort glorieuse sur les champs de bataille, ou qui n'ont pu émigrer en Arcadie et en Sicile, sont réduits à un honteux esclavage, et, sous le nom d'ilotes, deviennent les esclaves des fiers et oisifs Lacédémoniens.

Mais il est temps de nous occuper d'Athènes. La future métropole de la Grèce, pendant que s'accomplissaient les divers événements que nous venons d'esquisser, était livrée à l'anarchie et au désordre. La tradition et les usages y avaient force de loi, et il était temps que le peuple, las de ce gouvernement sans bases et sans règles, chargeât un législateur de rédiger un code. Le choix des Athéniens se porta malheureusement sur Dracon, qui, sévère jusqu'à la cruauté, manqua le but en le dépassant, et dont les lois, au lieu de mettre un frein au désordre, n'eurent d'autre résultat que de le porter à son comble. Cylon essaye de profiter de ces troubles pour asservir sa patrie; mais il est massacré dans la citadelle de Minerve. Le Crétois Epiménide (596) parvient à rétablir le calme dans Athènes, mais les troubles recommencent à la mort et ne s'apaisent que devant le législateur Solon, un de ces sages célèbres de la Grèce, qui furent pour la plupart des hommes d'État. Après avoir donné aux Athéniens les meilleures lois, mais les meilleures qu'ils pussent supporter, Solon s'éloigna d'Athènes pendant vingt ans *et* trouva le moyen d'échapper à la douleur, plus grand que jamais. Tout était en combustion à Athènes, lorsque survint Pisistrate, qui, adoptant toutes les lois de Solon compatibles avec ses desseins, s'empara de la tyrannie en 560; toutefois, il en usa vis-à-vis du peuple avec tant de modération, que c'est à peine si les Athéniens semblent avoir subi des chaînes dont il les avait chargés. Héritier du pouvoir de son père, Hipparque, fils de Pisistrate, fut mis à mort par Harmodius et Aristogiton. Son frère Hippias, qui lui succéda dans le gouvernement d'Athènes, mécontenta le peuple par sa tyrannie, et les Lacédémoniens, dont Athènes avait imploré le secours, l'expulsèrent de ses États et le forcèrent à chercher un refuge à la cour de Darius, roi de Perse. Dès lors, la constitution de Solon fut rétablie dans son entier.

Vers la fin du VIe siècle av. J.-C. commence une série interminable de guerres entre les Grecs et les Perses. Repoussé par les Scythes, Darius réussit à s'emparer de la Thrace et de la Macédoine. Cyrus avait déjà conquis l'Ionie, la Carie et la Doride. En 500, les Athéniens, portant les premiers coups au royaume persan, épouvantèrent par la querelle des Ioniens et portent le fer et la flamme dans la ville de Sardes. Outré de tant d'audace, l'orgueilleux Darius a résolu la conquête de la Grèce. Son gendre Mardonius s'embarque avec une armée de 100,000 hommes; mais une tempête brise ses vaisseaux sur les côtes de Thrace et le force à revenir à Suse. Une nouvelle armée, plus nombreuse que la première, marche vers la Grèce sous les ordre de Datis et d'Artapherne et débarque, en prenant d'assaut Érétrie, qui est livrée au pillage, et dont tous les habitants sont réduits en servitude. En débarquant dans l'Attique, l'armée des Perses, guidée par Hippias, ne rencontre pas d'obstacle; toutes les villes grecques, au comble de la terreur, font leur soumission. Seuls, les habitants d'Athènes, dont Miltiade, Aristide et Thémistocle ont relevé le courage, prennent les armes avec enthousiasme et se précipitent au-devant de l'armée des Perses, qu'ils écrasent dans la plaine de Marathon (490). A la suite de cette brillante victoire, Miltiade veut purger les rivages de la Grèce de tout ce qui reste d'ennemis; mais les chances du combat lui sont défavorables devant Paros, et, injustement condamné à payer les frais de l'expédition, il finit ses jours en prison, lui le sauveur de la république. Darius meurt en 485. Son fils Xerxès, à la tête d'un million d'hommes (chiffre certainement exagéré par les Grecs) et avec 1,200 trirèmes, franchit l'Hellespont sur un pont de bateaux et soumet toutes les villes qui se trouvent sur son passage. Les Thébains, les Platéens, les Spartiates, les Athéniens, les Thespiens et d'autres peuples de la Grèce se liguent pour résister à l'ennemi commun. Léonidas, à la tête d'une poignée d'hommes, garde le défilé des Thermopyles, et succombe en héros, après avoir vu tomber 20,000 des meilleurs guerriers de l'armée perse; néanmoins toute la Grèce centrale est occupée par ce qui reste de l'armée ennemie, qui livre Athènes aux flammes. Mais, quelques jours après, la bataille de Salamine, gagnée par Thémistocle, achevait de détruire la flotte de Xerxès, qui avait déjà été repoussée par les Grecs au promontoire d'Artémisium. Xerxès effrayé repassa précipitamment l'Hellespont sur une misérable barque de pêcheur et alla cacher sa honte au fond de son palais de Suse, où le rejoignit bientôt la nouvelle de la double défaite de Platée et de Mycale (479) et de l'anéantissement presque complet de l'armée qu'il avait laissée en Grèce. Débarrassée des Perses, Athènes releva ses murailles, malgré la vive opposition des Spartiates, qui étaient jaloux de sa gloire et de sa splendeur passée. Sur ces entrefaites, Pausanias et Thémistocle furent accusés de conspirer contre la liberté de la Grèce; le premier fut puni de mort et le second réussit à se réfugier à la cour de Xerxès, qui le combla de richesses et d'honneurs. Révoltés de l'orgueil des Spartiates, les alliés transportèrent aux Athéniens le commandement jusqu'alors dévolu aux Lacédémoniens, et la sage administration d'Aristide ne fit que rendre plus chère encore à la Grèce la prépondérance d'Athènes. Cimon, à qui Aristide avait enseigné l'art si difficile de gouverner, étendit par ses conquêtes la puissance de sa patrie; mais l'orgueil d'Athènes croît avec sa prospérité et soulève contre elle ses alliés. En 449, Cimon marcha tout à coup contre les Perses et imposa à Artaxerxès un traité en vertu duquel la marine perse était bannie de toutes les mers helléniques. Cimon ne revit pas Athènes, car il mourut en revenant de cette glorieuse expédition. Périclès, son successeur, couvrit Athènes de monuments et en fit le siége de tous les arts, la patrie de tous les savants, mais il précipita la Grèce dans un abîme de maux, en entraînant Athènes dans la guerre du Péloponèse, qui commença en 431, à la suite d'un débat entre Corcyre et Corinthe. Du reste, Sparte n'attendait depuis longtemps qu'une occasion de manifester ses sentiments hostiles contre sa florissante rivale, dont la prospérité l'humiliait.

Les lecteurs de l'Histoire ancienne trouveront ailleurs un récit détaillé de la guerre du Péloponèse. Bornons-nous, pour terminer ce résumé rapide de l'histoire d'Athènes, à donner ici le tableau chronologique des principaux événements, tant de la Grèce ancienne que de la Grèce moderne, jusqu'à la formation du royaume de Grèce actuel.

431. Les commencements de la guerre sont signalés par l'envahissement de Platée et par d'affreux ravages de part et d'autre, nonobstant par la destruction de la flotte des Lorciens.

430. Une peste terrible ravage Athènes, bien qu'Hippocrate la combatte avec autant de science que de dévouement. Les Athéniens retirent le pouvoir à Périclès et le rappellent presque aussitôt; mais ce grand homme succombe peu de temps après aux atteintes du terrible fléau.

428. Les Athéniens s'emparent de Mitylène.

427. Platée tombe au pouvoir des Spartiates, malgré le dévouement de ses généreux défenseurs; la ville est détruite de fond en comble.

424. Les Spartiates implorent la paix; les Athéniens la refusent et, trahis à leur tour par la fortune, ils sont vaincus à Délium.

422. Les Athéniens sont encore défaits à Amphipolis.

421. On conclut une trêve de cinquante ans.

419. Les Athéniens, méprisant les avis du sage Nicias, font voile vers Épidaure. Alcibiade aspire à la succession de Périclès, violent le traité, courent de nouveau aux armes et soutiennent les Argiens contre les Spartiates.

415. Les Athéniens tournent leurs armes contre la Sicile, où les appellent les Ségestins. Alcibiade, Nicias et Lamachos sont placés à la tête de l'expédition; mais Alcibiade est arrêté au milieu de ses triomphes par les accusations de ses ennemis, qui forcent à chercher un refuge à Sparte, et ses deux collègues sont battus sur terre et sur mer par le Spartiate Gylippe. Les Athéniens se hâtent de rappeler Alcibiade. Dès lors la fortune change pour Athènes, et les succès qu'elle obtient sont aussi éclatants que ses défaites avaient été désastreuses. Alcibiade ramène dans sa patrie la flotte victorieuse, et il est replacé à la tête du gouvernement de la république.

409. Nouvel exil d'Alcibiade.

407. Les généraux athéniens détruisent la flotte lacédémonienne aux îles Arginuses.

406. La flotte athénienne, à son tour, est battue par Lysandre à Ægos-Potamos.

404. Lysandre ameute contre les Athéniens tous les alliés et les Perses eux-mêmes, puis vient mettre le siége devant Athènes; la rivale de Lacédémone est réduite à livrer tous ses vaisseaux, toutes ses richesses, et à recevoir une garnison lacédémonienne. Trente tyrans, créatures de Lysandre, y exercent le plus odieux despotisme. Alcibiade meurt en exil.

403. L'ambitieux Lysandre essaye de détruire, à Sparte les lois de Lycurgue, et Sparte, sentant que pour rester libre elle a besoin de l'alliance d'Athènes, favorise l'Athénien Thrasybule, qui chasse les trente tyrans et rétablit l'ancien gouvernement démocratique.

400. Condamnation de Socrate.

401-399. Expédition des Grecs en Perse, suivie de l'immortelle retraite des Dix-Mille.

399-396. Les Spartiates, sous le commandement de Thymbron, de Dercyllidas et d'Agésilas, font une expédition en Asie Mineure.

395. Les Grecs se coalisent contre Sparte.

394. Lysandre est battu et tué près d'Haliarte. Conon détruit la flotte ennemie près de Cnide et relève les murs d'Athènes. Agésilas remporte à Coronée une victoire qui n'amène aucun résultat important.

387. Artaxerxès impose aux Grecs la paix honteuse d'Antalcidas, qui met la plupart des villes grecques et des îles d'Asie sous l'autorité du grand roi.

382. Phœbidas, héros spartiate, s'empare de Thèbes par surprise.

378. Pélopidas, exilé de Thèbes, pénètre secrètement, avec sept compagnons, dans la ville qui l'a banni, massacre les tyrans établis par les Spartiates, et ses citoyens recouvrent leur liberté.

377. Chabrias bat la flotte lacédémonienne près de Naxos.

375. Timothée fait essuyer aux Lacédémoniens une nouvelle défaite à Leucade.

373. Platée est détruite par les Thébains.

372. Epaminondas remporte la brillante victoire de Leuctres, qui met le sceau à la gloire de Thèbes devenue la libératrice de la Grèce.

370-369. Epaminondas envahit le Péloponèse. Fondation de Messène.

368. Nouvelle invasion du Péloponèse par Epaminondas.

367. Les Arcadiens sont défaits par le Spartiate Archidamus, à la bataille *sans larmes*. Epaminondas remporte une brillante victoire sur les Thessaliens.

366. Epaminondas envahit pour la troisième fois le Péloponèse.

365. Alexandre de Phères est vaincu par Pélopidas, qui meurt enseveli dans son triomphe.

363. Epaminondas envahit encore une fois le Péloponèse; vainqueur et blessé à mort sous les murs de Mantinée, il expire dans la gloire de son triomphe.

360. Philippe, roi de Macédoine, subjugue les Illyriens et étend jusqu'au Bosphore et à l'Hellespont la puissance naissante de la Macédoine, qui devient une puissance maritime.

355-337. La guerre sacrée se déclare. Les Phocidiens sont réduits par Philippe, à la faveur de cette guerre, à l'éloquence de Démosthène réveille les Athéniens endormis, leur démasque les projets cachés de Philippe et les fait voler à la défense d'Amphissa. Malgré leur grand courage, les Athéniens et leurs alliés sont défaits dans les plaines de Chéronée, et le bataillon sacré des Thébains périt tout entier. Philippe se fait admettre au conseil amphictyonique et devient l'arbitre de la Grèce.

335. Philippe meurt assassiné; Alexandre son fils lui succède, et, dès ce moment, l'histoire grecque n'est plus que l'histoire de Macédoine. Les Grecs s'étant révoltés contre cette tyrannie, Alexandre détruit la ville de Thèbes de fond en comble.

334. Alexandre, nommé généralissime des armées de la confédération hellénique, marche contre les Perses, et la bataille du Granique lui ouvre les portes de l'Asie Mineure.

333. La bataille d'Issus assure à Alexandre la conquête de l'Asie Mineure.

332. Le héros macédonien conquiert la Phénicie, la Palestine et l'Egypte.

331. Après avoir jeté les fondements d'Alexandrie, Alexandre s'élance dans l'Asie intérieure et, vainqueur à Arbelles, où Darius trouve la mort, fait tout l'empire perse soumis à sa puissance.

330. Les Spartiates et les Thraces se révoltent et sont vaincus par le général Antipater.

329-328. Alexandre conquiert la Bactriane et la Sogdiane, et étend les limites de la Macédoine jusqu'au fleuve Iaxarte.

327-326. Alexandre, après une expédition dans l'Inde, revient à Babylone et y meurt à l'âge de trente-deux ans.

324. Perdiccas est proclamé régent au nom d'Alexandre Aigus, fils posthume d'Alexandre le Grand. Antipater et Cratère reçoivent le commandement de la Macédoine et de la Grèce.

323-322. Les Grecs se soulèvent à la voix de Démosthène et remportent sur Antipater la victoire de Lamia. Antipater les bat à son tour près de Cranon, et Athènes, obligée de se soumettre, reçoit pour administrateur Phocion, Démosthène, condamné par le peuple d'Athènes, échappe au supplice par le poison.

321-320. Antipater meurt. Polysperchon, qui lui succède, proclame dans toute la Grèce le gouvernement démocratique.

318. Athènes se déshonore par la mort de Phocion, Cassandre s'empare d'Athènes et lui donne Démétrius de Phalère pour gouverneur.

316. Polysperchon ne garde plus qu'une partie du Péloponèse, et Eumène meurt en Asie.

315. Une ligue se forme contre Antigone.

314 - 311. La guerre éclate à la fois en Grèce et en Asie. Antigone et son fils Démétrius Poliorcète sont vainqueurs en Grèce, en Asie Mineure et en Syrie. Séleucus s'empare de Babylone.

311-310. Cassandre et Polysperchon mettent à mort les derniers restes de la famille d'Alexandre.

308. Une seconde ligue se forme contre Antigone. Démétrius Poliorcète s'empare d'Athènes et y rétablit la démocratie.

303. Cassandre relève son parti en Grèce et assiége Athènes. Démétrius le force à se retirer et proclame la liberté de la Grèce, qui l'acclame comme chef de tous les Grecs. Cassandre se ligue avec Lysimaque, Ptolémée et Séleucus.

301. Antigone est vaincu et tué à la bataille d'Ipsus; Démétrius prend la fuite, et Cassandre reste maître de la Macédoine et de la plus grande partie de la Grèce.

297-296. Démétrius se relève et reprend Athènes, Mégare et le Péloponèse.

295. Démétrius reprend la Macédoine.

289. Il domine presque toute la Grèce. Pyrrhus, roi d'Épire, remporte de brillants avantages.

288-286. Une ligue se forme contre Démétrius, qui est défait et meurt en captivité. Pyrrhus, Antigone Gonatas et Lysimaque se partagent la Macédoine.

282-280. Lysimaque et Séleucus meurent; Ptolémée Céraunus règne temporairement en Macédoine, et les Grecs profitent des discordes des successeurs d'Alexandre pour recouvrer peu à peu leur indépendance. De cette époque datent la ligue des Étoliens et celle des Achéens.

280-278. Les Gaulois font une descente en Grèce, où ils obtiennent d'abord de grands succès; mais la fortune change, et ils sont battus et détruits.

280 - 274. Pyrrhus dirige une expédition contre l'Italie.

274-273. A son retour en Grèce, il a l'avantage sur Antigone.

272. Il meurt devant Argos.

272-251. Antigone Gonatas, les Spartiates et les Étoliens remportent divers avantages.

251. Aratus délivre Sicyone.

250. La ligue des Achéens le choisit pour stratége.

243. Il délivre Corinthe, Mégare, Trézène et remporte de brillants avantages sur les Macédoniens et les Étoliens.

239. Agis tente de rétablir à Sparte les lois de Lycurgue, mais il meurt avant d'être arrivé à son but.

237-229. Les Achéens s'unissent aux Étoliens et la ligue achéenne atteint l'apogée de sa grandeur. Après la rupture des Spartiates avec les Achéens, Cléomène, vainqueur d'Aratus au mont Lycée, rétablit les lois de Lycurgue à Sparte.

229-224. Il triomphe d'abord de la ligue achéenne, mais Aratus appelle à son aide Antigone Doson et les Macédoniens, et Cléomène, défait à la bataille de Sélesucie, s'enfuit en Egypte et y meurt. Antigone rétablit à Sparte la prépondérance des Macédoniens.

220-214. Philippe III de Macédoine, profitant de la guerre des deux ligues achéenne et étolienne, fait alliance avec Annibal contre les Romains; mais il est battu par Valerius Levinus, et les Romains lui opposent une partie des Grecs.

205-201. Après avoir signé un traité de paix avec la république romaine, Philippe attaque Attale et les Rhodiens, alliés des Romains, et envoie des secours aux Carthaginois. Les Romains lui déclarent de nouveau la guerre.

197. Il est battu à Cynocéphale.

196. Il proclame la liberté des Grecs.

192. Antiochus, appelé en Grèce par les Etoliens, est vaincu par les troupes romaines.

192 - 191. Philopœmen relève la ligue achéenne.

191 - 190. Les Romains soumettent les Achéens.

171-168. Persée, roi de Macédoine, fait la guerre aux Romains; mais il est vaincu à Pydna et fait prisonnier. Les Romains conquièrent la Macédoine et l'Epire.

148. Andriscus se soulève en Macédoine, mais il est vaincu par Métellus.

146. Après la défaite des Achéens à Scarphée et la prise de Corinthe par Mummius, la Grèce est réduite en province romaine sous le nom d'Achaïe.

88. Sylla défait Archélaüs, général de Mithridate, roi de Pont, et s'empare d'Athènes révoltée. Sylla est vainqueur à Chéronée et Orchomène.

48. César et Pompée portent en Thessalie et en Epire la guerre civile, qui aboutit à la bataille de Pharsale.

42. Brutus et Cassius sont battus par Octave et Antoine à Philippes.

54-68 après J.-C. Les dépouilles des ornements des temples et des palais de la Grèce servent à orner les édifices de Rome.

117-138. Adrien s'occupe de l'embellissement d'Athènes.

364. Valentinien forme l'empire d'Orient.

Ici finit l'histoire de la Grèce ancienne, au moment où commencent les invasions. La mère, la nourrice des arts, va remuer l'emploi du duel dans les œuvres de ce poète. La première grammaire grecque est celle de Denys de Thrace, qui, sans fonder la science grammaticale, appliqua à un objet pratique les découvertes des anciens philosophes et des critiques d'Alexandrie. Mais tous ces travaux philologiques n'ont apporté aucune lumière réelle sur la question des origines de la langue grecque. Le silence des anciens sur cette question laisse le champ ouvert aux hypothèses des modernes. Au commencement du XVIIe siècle, l'allemand Alstédius, dans son *Encyclopédie de la Bible*, soutint que les sources du grec sont dans l'hébreu, dans le chaldéen et dans le syriaque; mais surtout dans l'hébreu, langue qui fut parlée, selon lui, par Javan, fils de Japhet et père des Ioniens, nom sous lequel les Grecs étaient connus des barbares. D'autres ajoutèrent à l'énumération des sources supposées du grec l'arabe et le persan. Plus tard, un professeur de l'université de Padoue, Pierre Eric, dans un ouvrage intitulé *Renatum e mysterio principium philologicum*, rejette les opinions de ses devanciers et fait de l'idiome d'Homère la plus ancienne langue du monde. En 1788, l'Anglais Webb publia à Londres un livre pour développer les raisons qui devaient faire croire que le grec estune langue dérivée du chinois. Quelques érudits, moins absolus dans leurs idées, ont admis plusieurs sources distinctes. Ainsi, à côté de la langue des Ioniens, regardés comme aborigènes, on mettait, en se rapprochant plus de la vérité, celles des Pélasges et des Thraces. Mais les uns font venir les Pélasges de l'Arabie, tandis que d'autres ne savent s'il faut faire du pélasgique une branche du gothique ou du celtique. Olaüs Rudbeck, dans son *Atlantica*, lhre, dans son *Glossaire*, et Jamieson, dans son *Hermes scythicus*, rattachent décidément le grec au gothique. Mais les deux premiers de ces auteurs, par amour-propre national sans doute, veulent dans la langue des Goths plutôt encore la mère que la sœur de celle des Grecs. Jamieson établit différemment l'ordre de filiation. Il cherche à démontrer que la terminaison *ein* des infinitifs grecs est devenue la terminaison *an* ou *ian* du mœso-gothique, la terminaison *en* de l'allemand, et que de la terminaison *tkos* des adjectifs grecs sont venues les terminaisons *ags*, *igs*, *eigs* du mœso-gothique, *ig* de l'allemand, etc. La route suivie par ces derniers a conduit les philologues contemporains à classer le grec, qui fut à l'origine un dialecte pélasgique, parmi les langues indo-européennes.

L'alphabet grec se compose de 24 lettres, dont 7 voyelles et 17 consonnes. Lorsque Cadmus, suivant la tradition, importa en Grèce l'écriture phénicienne, l'alphabet ne comptait que 16 lettres. Plus tard, Palamède en ajouta 4 nouvelles, et, au commencement du Ve siècle avant Jésus-Christ, Simonide en inventa également 4, dont 2 sont les voyelles longues *êta* et *oméga*. Dans le nombre des 24 lettres dont il vient d'être parlé, ne sont pas comptés le *bau*, nommé plus tard *digamma*, dérivé du *vav* sémitique et en usage seulement chez les Éoliens, ni le *koppa*, dérivé du *qoph*, ni le *san* ou *sampi*, dérivé du *zaïn*. Ces deux dernières lettres furent de bonne heure regardées comme superflues et identifiées l'une avec le *koppa*, et l'autre avec le *sigma*. Le *zêta*, le *thêta* et le *chi* n'ont pas leurs analogues dans l'alphabet français; les deux premiers doivent être prononcés comme le *th* anglais, et le dernier comme le *ch* allemand.

On compte en grec 9 espèces de mots ou parties du discours, y compris l'article. qui manque au sanscrit et au latin. Il y a trois genres, comme en sanscrit, en latin et en allemand, et trois nombres : singulier, pluriel et duel. Les grammairiens rangent les noms en trois déclinaisons, correspondant aux trois premières déclinaisons latines. La déclinaison grecque ne compte que cinq cas. L'ablatif manque : il est remplacé par le génitif ou le datif. Les degrés de comparaison dans les adjectifs sont exprimés par un changement de terminaison ou par un adverbe placé devant le positif. La conjugaison grecque est plus riche que la conjugaison latine. Les anciens grammairiens reconnaissaient treize formes de verbes différentes. On les réduit à deux principales. L'une a la première personne du présent de l'indicatif terminée en *mi*, comme en sanscrit, *didômi*, je donne, *tithêmi*, je pose, etc., et l'autre l'a terminée en *o*, comme en latin, *tud*, je dèile, *phileô*, j'aime. Les verbes grecs sont susceptibles de trois voix, savoir : la voix active, la voix passive et la voix moyenne ou réfléchie. La plupart des temps de la voix moyenne lui sont communs avec ceux de la voix passive. Le radical du verbe se trouve dans le temps qui offre la forme la plus brève, dans celui qui est nommé aoriste second. Ce terme d'aoriste, emprunté au grec même, répond au prétérit des verbes français. On désigne comme aoriste premier une forme de ce temps plus fréquente dans les auteurs, mais dont la création semble postérieure à l'autre. L'optatif est un mode qui répond aux temps secondaires du subjonctif français et latin, c'est-à-dire à l'imparfait et au plus-que-parfait du subjonctif. Les temps, du moins à la voix active, sont au nombre de six, quatre de moins qu'en français, parce que le prétérit antérieur et le futur antérieur, ainsi que les deux conditionnels, manquent.

L'indicatif seul a les six temps. L'impératif et le subjonctif n'ont que trois temps : le présent, l'aoriste et le parfait. L'optatif, l'infinitif et le participe ont quatre temps : le présent, le futur, l'aoriste et le parfait. L'infinitif est souvent employé substantivement et comme régime d'une préposition. L'addition d'une voyelle initiale, sous le nom d'augment, et le redoublement de la consonne initiale concourent, avec la terminaison, à la formation de plusieurs temps. Parmi les caractères saillants de la langue grecque, il faut compter l'extension donnée dans cette langue à l'emploi des particules, et surtout la faculté, pour ainsi dire illimitée, qu'elle a de créer des mots composés. Les racines sont monosyllabiques, pour la plupart. Dans la formation, il faut considérer deux éléments : l'élément caractéristique et l'élément euphonique. Le premier est commun à toutes les langues; mais on ne le trouvera, à l'exception du sanscrit, nulle part plus riche que dans le grec. Le second élément a été introduit qu'en vue des lois de l'harmonie : changement de voyelles, transposition de consonnes, renforcement de syllabes, tels sont les moyens employés dans la création des mots grecs. Ces mots, avec leurs inflexions et les désinences variées de leurs cas, se présentent, suivant l'heureuse expression d'Otfried Müller, comme des corps vivants; ils sont réellement synthétiques.

Nos langues modernes sont dans l'impuissance de suivre le grec sur ce terrain, et notre réflexion a même peine à retrouver toutes les relations entre les diverses pensées de l'âme que le génie grec a saisies et exprimées. Outre la richesse en particules que nous avons signalée, l'abondance et l'emploi aisé des participes permettent de grouper autour du verbe principal beaucoup d'actions secondaires ou de traits accessoires. Les langues modernes ont emprunté au grec la plupart des termes qui servent à désigner les arts, les sciences et les objets qui s'y rapportent. Quand on veut donner des noms aux nouvelles inventions, aux instruments, aux machines, on a encore souvent recours au grec pour trouver dans cette langue des mots faciles à composer, qui expriment l'usage ou la nature des nouvelles inventions.

Dans la syntaxe, le grec n'est pas moins remarquable qu'au point de vue grammatical. Les mouvements les plus délicats, les plaisirs les plus intimes des pensées se plient aux exigences de la grammaire et de la logique. Cependant la langue grecque n'avait ni l'obscurité de l'allemand, ni la clarté commune des idiomes nés du latin : l'écrivain y trouvait en même temps la discipline, qui prévient les écarts, et la liberté d'allure que le génie doit avoir pour traduire toutes les nuances de la pensée. Les poésies homériques sont le premier monument de cette langue. Elles nous la montrent toute formée et admirable de ressources. On y remarque déjà une richesse luxuriante, contenue par ce sentiment du beau et par cet esprit de mesure qui distinguent le génie hellénique.

Le grec a passé, pendant sa longue existence, qu'on ne saurait évaluer à moins de trois mille ans, par des modifications assez sensibles. Comprenant d'abord un assez grand nombre de dialectes, il a été ramené à une forme unique sous l'influence de la culture littéraire. Selon le savant géographe Malte-Brun, on aurait distingué dans le grec primitif deux idiomes : d'une part, l'hellénique ancien, fort rapproché du pélasgique et se subdivisant en arcadien, thessalien et macédonien; d'autre part, l'œnotrien, qui, transporté plus tard dans la Grande-Grèce et mêlé aux idiomes italiotes, aurait formé le latin. Cette classification toute conjecturale se rapporte à une époque qui échappe au contrôle de l'histoire. Strabon nous apprend que, de son temps, on remarquait des particularités dans le langage de chaque ville. Divisés en petits États, les peuples de la Grèce semblent avoir considéré comme une marque d'indépendance de conserver chacun, aussi longtemps que possible, l'emploi de son dialecte. Un grand nombre de ces dialectes ont péri faute de culture littéraire, plusieurs aussi ne nous ont été révélés que par de rares inscriptions ou par quelques remarques jetées çà et là à travers les écrits des grammairiens. On a rattaché cette multitude de dialectes à quatre types distincts, qui, suivant l'ordre probable dans lequel ils ont été fixés, sont : l'éolien, l'ionien, le dorien et l'attique. Ces dialectes s'élevèrent tous successivement au rang de langue cultivée et écrite, rang dans lequel ils se maintinrent simultanément pendant une durée de plusieurs siècles. Les différences qui existaient entre ces dialectes provenaient surtout de la nature variable des voyelles et de la permutation des consonnes de même organe.

L'éolien fut d'abord parlé en Béotie; de là il passa, avec les colonies éoliennes, dans la partie de l'Asie Mineure qu'elles occupèrent et dans les îles voisines, comme Lesbos et autres. L'éolien, dit Malte-Brun, se rapprochait de l'ancien et avait, par conséquent, beaucoup d'affinité avec le latin. Il avait conservé plus de formes primitives que tous les autres dialectes, et, dans la bouche du plus grand nombre de ceux qui le parlaient, il garda longtemps des tournures archaïques étrangères pour les habitants des autres parties de la Grèce. L'éolien est le langage dans lequel ont chanté Alcée et Sapho. A ce dialecte se rapportent le dorien, dont il va être parlé, et plusieurs autres dialectes secondaires qui nous sont inconnus : ce sont le béotien, le lacédémonien, le thessalien, l'étolien, le macédonien, le crétois, etc.

Le dialecte dorien n'était guère qu'une variété de l'éolien. Originairement confiné dans les régions septentrionales de la Grèce, telles que l'Épire et la Doride, le dorien se répandit dans le Péloponèse, lors du retour des Héraclides, et il eut à Sparte son foyer principal. Ce dialecte passa aussi, avec les colonies fournies par la population qui le parlait, d'un côté, en Asie Mineure, dans les îles de Rhodes et de Crète et dans la plus grande partie de l'Archipel, de l'autre, dans la Grande-Grèce et dans la Sicile. Le dorien est remarquable entre tous les autres dialectes grecs par la force et l'ampleur, par la prédominance des sons ouverts et la rareté des consonnes sifflantes. Il a été suivi par Théocrite, Archimède, Pindare et les philosophes pythagoriciens. Les chœurs des tragiques en offrent des traces nombreuses. Au dorien, comme à l'éolien, se rapportaient plusieurs dialectes secondaires. Le plus pur était le messénien, dont les formes peuvent être étudiées dans les poètes lyriques. L'ionien diffère de ce qu'on peut regarder comme le type primitif de la langue grecque, beaucoup plus que le dorien, surtout que l'éolien. Parlé d'abord dans les régions méridionales de la Grèce propre, où il s'est formé, principalement en Attique et dans toute l'Achaïe, il fut transporté dans l'Asie Mineure avec les colonies des Athéniens et des Achéens, et là il subit une transformation. La province où ces colonies s'établirent comprenait Milet, Éphèse et Smyrne, avec l'île de Samos, et elle fut appelée Ionie du nom de la race immigrante. L'influence de ces molles contrées est manifeste dans l'excessive recherche de l'harmonie, qui est le trait distinctif de l'ionien. Ce dialecte aime les sons doux et liquides, le concours des voyelles dont la prononciation exige le moins d'efforts; il change les brèves en longues et en diphthongues, rejette toutes les contractions, retranche souvent par euphonie les consonnes initiales, évite surtout les gutturales et multiplie les labiales. L'ionien est la langue d'Hérodote et d'Hippocrate. De tous les dialectes grecs, il fut le plus anciennement cultivé. Il forme la base des poèmes homériques; mais il s'y trouve mêlé à des formes appartenant aux autres dialectes, ce qui fit donner à la langue d'Homère le nom particulier de dialecte épique.

L'ionien de la Grèce d'Europe, c'est-à-dire celui qui était parlé dans l'Attique, au lieu de s'amollir et de s'efféminer comme l'ionien de l'Asie Mineure, prit un caractère de plus en plus sévère, sans imiter la roideur du dorien; il devint à la fois plus souple que celui-ci et plus précis que celui-là, et on le désigna sous le nom de dialecte attique. Il faisait un usage fréquent de l'élision et il montrait beaucoup de tendance à contracter tout ce qui était susceptible de contraction. Perfectionné par les écrivains du siècle de Périclès, qui avait fait d'Athènes l'école de la Grèce, il devint la diction attique acquit la supériorité sur tous les autres dialectes grecs. A l'époque d'Alexandre le Grand, il était déjà devenu la langue commune de la famille hellénique, et il fut bientôt le seul cultivé par les écrivains en prose. Les poètes firent encore des vers éoliques, doriques ou ioniques; mais ces dialectes n'étaient plus parlés, si ce n'est par le vulgaire, à partir du IIIe siècle avant Jésus-Christ, aucun d'eux n'apparaît dans les monuments écrits. L'attique, en devenant la langue commune, fut spécialement désigné sous le nom d'hellénique. Il garda l'usage des contractions fréquentes, mais il perdit quelques-unes de ces formes recherchées qui constituaient son caractère propre. Ces formes furent appelées atticismes quand elles se rencontrèrent encore sous la plume des écrivains postérieurs à la période athénienne.

L'hellénique, répandu dans toutes les parties de l'empire d'Alexandre, fut parlé à toutes les cours des princes macédoniens, ses successeurs, et devint la langue vulgaire, non-seulement en Macédoine, mais en Egypte, en Judée et en Syrie, où il disputa le terrain aux idiomes nationaux, qu'il ne put jamais, toutefois, faire disparaître complétement. Plusieurs siècles auparavant, des colonies grecques avaient propagé la langue nationale à l'extrémité occidentale de la Méditerranée, sur la côte d'Espagne et dans la Gaule Narbonnaise. Depuis les premiers temps répond historiques de l'Italie, on y trouve le grec installé comme chez lui, presque au même titre que le latin. Bien avant la première guerre punique, beaucoup d'hommes d'Etat romains comprenaient et parlaient le grec. Pour la génération nouvelle que Caton voyait se former autour de lui, la connaissance de la langue était le complément de l'éducation d'un homme de bonne société. Les jeunes gens lisaient des livres grecs; ils conversaient, ils écrivaient même en grec. Tiberius Gracchus, consul en 177 avant notre ère, prononça à Rhodes un discours en grec, et il le publia ensuite. La première histoire romaine fut écrite à Rome, en grec, par Fabius Victor, vers 200 avant Jésus-Christ.

Sous la domination romaine, l'idiome de la Grèce ne perdit rien de son lustre et continua d'être cultivé à Rome. Le consul Publius Crassus en savait parler les différents dialectes. Sylla permit aux ambassadeurs étrangers de parler grec devant le sénat romain. Enfin, Cicéron fit un harangue en grec devant le sénat de Syracuse, et Auguste dans la ville d'Alexandrie.

Toutefois, la grande extension que prit cette langue ne put avoir lieu sans y apporter de nouvelles altérations. Des expressions et des formes étrangères s'y introduisirent et donnèrent naissance à l'hellénistique, ainsi nommé du mot *hellenistês*, signifiant un étranger qui parle grec. Le dialecte alexandrin fut le plus important des idiomes hellenistiques. Un autre dialecte altéré fut celui des Juifs hellénistes, usité en Syrie, dans lequel ont été écrits trois au moins des quatre Évangiles et tous les autres livres du Nouveau Testament, et traduits ceux de l'Ancien. Ce dialecte se